



**HAL**  
open science

# La Fenêtre : un détail qui annonce la chute dans *Falling Slowly* d'Anita Brookner

Laurence Chamblou

► **To cite this version:**

Laurence Chamblou. La Fenêtre : un détail qui annonce la chute dans *Falling Slowly* d'Anita Brookner. *Imaginaires*, 2001, What's in a detail? Lire le détail dans les littératures de langue anglaise, 7, pp.139-146. hal-02556108

**HAL Id: hal-02556108**

**<https://hal.univ-reims.fr/hal-02556108v1>**

Submitted on 27 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LA FENÊTRE : UN DÉTAIL QUI ANNONCE LA CHUTE

### DANS *FALLING SLOWLY* <sup>(1)</sup> D'ANITA BROOKNER

Dans le monde littéraire contemporain, Anita Brookner est devenue une référence dans le minimalisme et l'expression de la solitude humaine. Après une carrière d'enseignante spécialisée en art, elle s'est tournée vers la littérature pour révéler des univers, souvent féminins, régis par l'absence, le manque et le désespoir contrôlé. Chaque année, un nouveau roman d'elle paraît, mettant en scène des quartiers de Londres et des êtres qui frôlent la vie sans jamais réussir à y trouver refuge.

*Falling Slowly*, son avant dernier roman, trace la fin de vie de deux sœurs, Beatrice et Miriam. L'une est pianiste et romantique, l'autre est traductrice et dépourvue d'illusions. Deux êtres solitaires partagent un même foyer, pendant un court moment, avant la chute définitive de l'un d'eux. Le roman se concentre sur la période qui annonce, puis celle qui suit la mort de Beatrice – seule survivante de la famille. Les échanges sont réduits au minimum, et ils laissent le vide s'installer. A partir d'un appartement londonien, quelques déplacements remplissent une vie dépourvue de perspective : promenades dans un parc, marches vers la bibliothèque, sorties chez Harrods ou encore courts voyages à Paris.

Quelques descriptions de meubles servent de décor aux intérieurs brookneriens : un canapé, des chaises, une table ou encore quelques objets : une radio, un piano. Les chambres sont austères et la table de cuisine rappelle un thé matinal bu dans un silence qui annonce une autre journée. Dans le monde extérieur des passants inconnus retiennent l'attention par la couleur d'une robe ou l'allure d'une démarche. La vie est un rituel avec des acteurs étrangers qui se succèdent sans faire oublier le vide. Parmi les gestes quotidiens, il y a l'ouverture et la fermeture des rideaux qui cachent et ouvrent le monde.

La fenêtre est un détail récurrent dans les romans d'Anita Brookner. Elle permet d'observer le monde sans s'y intégrer, et de constater l'existence de deux catégories humaines : celle des élus qui s'affairent et celle des autres, des déçus, des oubliés, des solitaires, des rejetés qui, du haut d'un immeuble, observent la ronde de la vie.

Le professeur d'art qu'a été Anita Brookner aide la romancière à faire des fenêtres un tableau potentiel. Il y a d'abord ce que l'on peut voir par la fenêtre. Mais, avant tout, la fenêtre dans le mur est un lieu : un coin d'observation à partir duquel on attend ce qui ne vient jamais. Le

représenté, enfermé dans le cadre de la fenêtre, est animé par opposition à un observateur statique. Le monde extérieur est contenu dans cet espace de vie.

Les fenêtres sont les seuls tableaux dans les appartements brookneriens. Il faut se déplacer dans des musées ou des bibliothèques pour voir, selon la formule d'Alberti, ces « fenêtres ouvertes » que sont les tableaux d'art. Deux tableaux encadrent ainsi *Falling Slowly* : un premier qui coïncide au point de départ du roman (« Place du Châtelet under Snow » d'Eugène Laloue) et un dernier qui annonce la chute de Beatrice (« A Ship between two Headlands » de J.M.W. Turner). Le premier est observé à travers la vitrine d'une galerie. Un cadre s'intègre donc à un autre pour accentuer la distance et faire du tableau une trouée dans un espace étranger. Ce qui retient l'attention est la lumière (celle de la neige et d'un ciel virant au jaune) et aussi un sentiment d'appartenance qui fait défaut au quotidien :

*In Laloue's picture, in which were commingled evening, homecoming, or better homegoing, attachment (the mother and the child), and a context of belonging – for these people were confident enough not to wonder at their surroundings, not to be disconcerted by the bad weather and the fading light, and protected by the flag – she sought and partially found an assurance of a busier and more positive life than the one she knew<sup>(2)</sup>.*

Comme une fenêtre, le tableau troue et éclaire. Il met en mouvement un manque. Il est le revers d'un monde qui se refuse à ceux qui doivent faire partie de l'ombre. Il est la matérialisation d'une obscurité qui est douce pour ceux qui ne connaissent pas l'exclusion. Avec l'apparition de l'image, le silence s'installe, l'ouverture permet de constater une fermeture à la vie, une fermeture à la légèreté et à l'insouciance. C'est par le manque qu'il exprime que le tableau existe et, en plaçant le cadre dans celui d'une vitrine, l'observatrice est face à une galerie de miroirs. Son image se reflète sur la vitre et se superpose à l'image, seulement pour constater une inadéquation. Miriam ne peut pas faire partie du tableau. L'œuvre d'art rappelle un exil qui est constamment à l'arrière plan - monstre rampant qui resurgit dans le langage de la peinture. Ce qui est exprimé par l'idiome spécifique de la couleur et de l'organisation spatiale n'est jamais rendu dans le langage verbal. La lumière qui émane de la représentation artistique éblouit car elle annule les illusions. Ce qui est représenté se reflète sur l'observatrice et la vitrine qui sépare le tableau de Miriam rend, de façon encore plus flagrante, une appartenance impossible. Miriam jure avec la scène peinte et elle est aveuglée par un éclat

qui, elle le sait, n'entrera jamais dans sa vie. Ce sentiment d'aveuglement se retrouve avec le tableau de Turner qui exprime une source vitale, une force méconnue. La lumière fait alors mal et devient la matérialisation d'une chute :

*If this was paradise, this golden light, this ship becalmed on an immaterial sea, then she saw quite clearly her pitiful fallen condition (...). The picture now seemed to her to have lost its immobility, to be involved in some surreptitious circular rotation* <sup>(3)</sup>.

Les tableaux rappellent l'absence d'horizon. Le langage pictural dit une vérité, là où les mots avortent. Dans un univers qui a compris que les mots n'étaient que de simples refuges, la peinture frappe grâce à une autre version, parfois une réduction, de la fenêtre habituelle. Il y a, dans la peinture, un effet de condensation qui rappelle, avec violence, un divorce profond. La fenêtre n'y apparaît d'ailleurs pas, comme si la peinture n'était pas là pour donner des illusions. La *veduta*, cette traditionnelle reprise picturale de la fenêtre qui devient un simple élément de la représentation, n'apparaît pas dans les tableaux retenus, qui remplissent eux-mêmes leur fonction de fenêtres sur un monde qui, au mieux, rappelle son étrangeté et, au pire, exprime la tourmente. Ils déclenchent de fortes images d'exclusion.

Au-delà du tableau, les fenêtres sont utilisées tant dans les décors des appartements que dans l'aspect d'une ville comme Londres. Elles sont souvent fermées et sont montrées comme un écran, vues de l'intérieur ou de l'extérieur. Chaque vitre est un mur potentiel. Elle rappelle un monde inconnu qui sera toujours inaccessible. Une petite lampe éclairant un coin de fenêtre laisse divaguer l'imagination et permet de considérer l'étendue du divorce avec les gens, avec tous ces autres qui ont le don d'être légers.

Le motif de la fenêtre apparaît dans *Falling Slowly* en mettant en scène l'attente. Un des dix poèmes, intitulés « Les fenêtres », écrits en langue française par Rainer Maria Rilke, peut illustrer tout le roman :

*Fenêtre, toi, ô mesure d'attente  
tant de fois remplie,  
quand une vie se verse et s'impatiente  
vers une autre vie.  
Toi qui sépares et qui attires  
changeante comme la mer,  
glace, soudain, où notre figure se mire*

*mêlée à ce qu'on voit à travers ;  
échantillon d'une liberté compromise  
par la présence du sort ;  
prise par laquelle parmi nous s'égalise  
le grand trop du dehors <sup>(4)</sup>.*

### **Mesure d'attente**

L'univers brooknerien est essentiellement constitué d'attentes toujours recommencées et jamais comblées. La vie est perçue comme un long désenchantement : l'amour n'est pas récompensé et l'amitié s'évapore. La seule donnée durable est une solitude qui fait le lien entre les différents stades de la vie.

La fenêtre est un des lieux où se matérialise l'attente. Vue du côté intérieur, elle est le signe d'un enfermement qui s'accroît au fil du texte. On attend l'amant qui ne vient pas ou on attend les signes habituels du monde grouillant extérieur : un bus qui passe, un marchand de journaux qui fait sa distribution quotidienne, les habitants qui vont au travail ou en reviennent. Elle permet de mesurer le temps qui passe. A partir d'un appartement qui fait office d'un cachot choisi, la terre tourne et les observateurs s'enfoncent encore plus dans un monde fait de déceptions acceptées car elles sont considérées comme inéluctables. La seule attente comblée est celle d'un cycle qui les exclut.

La fenêtre se confond ainsi avec une frontière qui fait office de barrage. Elle ne tient pas lieu de passage. Elle ne présente aucun trompe l'œil, elle matérialise une distance acceptée avec un monde extérieur qui abandonne des êtres solitaires.

Vue de l'extérieur, la fenêtre correspond également à l'attente d'un rituel. Il y a celui du retour, celui qui annonce l'entrée dans le monde de l'enfermement. Le retour au foyer signifie des retrouvailles avec un silence et un vide qui ont été moins visibles dans le monde extérieur. Dans *Falling Slowly*, elle rappelle la chute de la sœur :

*When the car reached Wilbraham Place she looked up at their building, expecting to see Beatrice's face. Latterly she had been greeted in this way. She had a moment of faintness when she saw that the window of the sitting room was empty <sup>(5)</sup>.*

La fenêtre est ainsi la visualisation du vide. En aucun cas elle ne fait le lien avec un monde extérieur qui ne veut pas de ces êtres esseulés.

Souvent observée dans l'ombre, elle déclenche le souvenir des absents et accentue une incompatibilité avec la vie. La chute a toujours été au rendez vous et c'est une variation autour d'un même thème qui est orchestrée à partir d'une fenêtre :

*Miriam, bereaved of Beatrice, still looked up at the window when she returned home at the end of the day, expecting to see the white oval of a face, a lifted hand*<sup>(6)</sup>.

Vues de haut ou de bas, ces « fenêtres dormantes »<sup>(7)</sup> renvoient à une chute annoncée. La structure romanesque de *Falling Slowly* part de l'absente et ensuite la met en scène dans des lieux-limites qui provoquent le vertige. Pourtant, la fenêtre n'étant presque jamais ouverte, elle n'est pas une invitation au saut dans le vide. Les personnages brookneriens ne reculent pas et ne s'élancent pas. En se tenant au bord d'une fenêtre fermée, ils palpent une souffrance, et intègrent un vertige qui s'est déclaré au commencement de la vie, au commencement du mot.

#### **Toi qui sépares et qui attires**

Dans les romans d'Anita Brookner, il y a certes un jeu d'attraction et de séparation mais c'est la séparation qui prend rapidement le dessus. La vision d'une ville aux immeubles éclairés est le rappel d'une vie qui est méconnue. La vie est ailleurs, derrière des rideaux, de l'autre côté d'une fenêtre qui marque une frontière infranchissable. Dans un de ses poèmes en prose, Baudelaire parle ainsi des fenêtres :

*Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie*<sup>(8)</sup>.

La fenêtre est donc signe de vie et permet à l'imagination de voir d'autres scènes que celles d'un foyer toujours manquant, un foyer toujours décevant. Elle est cette ouverture qui permet, le temps d'une promenade, de retrouver un souffle qui ne peut venir que des étrangers imaginés. Derrière la fenêtre se trouve le rêve d'un sentiment d'appartenance. Dans un univers où l'échec et l'amertume sont considérés comme allant de soi, il y a l'autre rive, il y a un ailleurs qui n'est pas loin. Il se trouve de l'autre côté d'un trottoir, au coin de la rue, à quelques mètres de la maison :

*They were on the lookout for signs of domesticity that was foreign to their own circumstances as if they could glimpse not only other lives but a life they might live if fortune*

*favoured them. Were those curtains on an upper floor still drawn at three o'clock in the afternoon ?*<sup>(9)</sup>.

Cette fenêtre est la porte des rêves maîtrisés, ceux qui ne mettent pas à nu le vide :

*This was her dream time, infinitely preferable to those more disconcerting dreams over which she had no control, and which would sometimes startle her out of the black sleep on which she had almost come to rely*<sup>(10)</sup>.

Mais il y a un retour à chaque promenade, il y a une retraite vers la chambre à coucher, vers un lit éloigné de la fenêtre et qui met un terme à un temps de rêve. Le banal est de ce côté de la vitre, le poids de la vie est du côté de ce foyer qui est un enfermement, alors que les foyers inconnus peuvent connaître la gaieté, l'amour facile et l'innocence.

### **Glace**

La vitrine (window) se confond souvent avec la fenêtre dans romans d'Anita Brookner. Elle permet de voir des tableaux dans lesquels le manque se dit mais elle permet aussi de se regarder. Les personnages brookneriens sont surpris par leur propre silhouette. Convaincus qu'ils habitent le vide, il y a un premier étonnement de voir le reflet d'un être fantomatique, un être de passage. Dans *Falling Slowly*, il n'y a pas de miroir mais Miriam se regarde de temps à autre au cours de ses promenades. La vitrine montre alors un être banal. Se voir équivaut à entrapercevoir le vide. La vision est floue, les contours indéfinis, et la silhouette est bientôt fragmentée par le reflet des passants qui se trouvent sur le même trottoir.

Voir son propre portrait équivaut à voir le rien, voir l'inconsistance :

*She stopped to look at her reflection in the window of Marks and Spencer. She saw the sort of neat active outline that enabled her to pass unnoticed in a crowd*<sup>(11)</sup>.

Les personnages brookneriens savent que la traversée des apparences n'a jamais lieu. Ce que les autres voient dans un visage ne se reflète jamais dans une vitre et leur propre contemplation renvoie systématiquement une image autre. Derrière une silhouette ordinaire se cachent des blessures indicibles, des angoisses acceptées, l'attente de la mort.

### **Echantillon d'une liberté compromise par la présence du sort**

Debout au bord d'une fenêtre, un coin de rue donne un échantillon d'une vie qui se refuse et se dérobe. Il est impossible d'avoir prise sur un monde mouvant qui dévoile une lumière aveuglante. La liberté des observateurs, qui regardent les acteurs de ce monde dans leur univers quotidien du haut d'un promontoire, est tout d'abord une liberté négative : ils sont ce que les autres ne sont pas. Ils n'ont pas d'attaches, ils n'ont pas de foyer. Ils ne sont pas attendus. Leur liberté est entre les mains d'un destin incontrôlable qui a fait d'eux des êtres de l'ombre. La chute a été inscrite depuis longtemps sur le registre de leur vie et il s'agit de courber l'échine, d'accepter une fatalité qui s'abat tôt ou tard.

Même les lieux sont imposés par une force obscure. C'est la présence d'une fenêtre qui fait basculer le choix :

*She felt condemned to consider the alternative option : Lower Sloane Street, with its dusty bay window and its enthusiastic accompaniment of grinding gears <sup>(12)</sup>.*

*Falling Slowly* rejoint les autres romans d'Anita Brookner dans ses descriptions d'êtres condamnés à vivre. La liberté n'est jamais légère et elle est subie dans un monde qui rétrécit et se referme de plus en plus. Dans ce monde clos, la fenêtre ne libère pas. Elle ne provoque aucun espoir puisque tout a déjà été planifié par une force obscure.

### **Le grand trop du dehors**

Le monde extérieur grouillant se confond vite avec l'expression d'un vide. La fenêtre permet la visualisation d'un vide qui se retrouve avec ou sans la présence humaine. Le cycle des saisons passe et la même observatrice, au même lieu, reste à l'écart de la vie. Elle retient le froid comme unique réponse et prend refuge dans un foyer qui devient le lieu de l'enfermement :

*She stood by the telephone for about five minutes. She did not doubt that he was the same. Then, very slowly, she walked to the window, through which a cold draught was blowing <sup>(13)</sup>.*

La fenêtre est donc aussi une marge à l'intérieur de laquelle se placent des personnages voués à une vie de solitude. Des deux côtés de la fenêtre, il y a une errance qui confirme l'échec des mots. Les promenades solitaires dans les rues peuplées de Londres ou les balades noc-

turnes dans les parcs rejoignent l'errance d'un être en survie qui passe d'une pièce à l'autre dans un intérieur austère. Le trop plein du dehors n'entre pas par la fenêtre. Il est observé comme une autre étrangeté que l'on côtoie, que l'on entend et que l'on ressent au quotidien.

Il n'y a finalement pas de ligne d'horizon dans ce que l'on voit d'une fenêtre. La perspective est bouchée, comme si aucune médiation n'était envisageable. La seule certitude est une chute lente et progressive, une chute banale qui mène enfin à un monde de ténèbres que l'on aura palpé. L'écriture d'Anita Brookner est une écriture en cours de chute que René Char met autrement en mots :

*La légèreté de la terre*

*Le repos, la planche de vivre ? Nous tombons. Je vous écris en cours de chute. C'est ainsi que j'éprouve l'état d'être au monde. L'homme se défait aussi sûrement qu'il fut jadis composé. La roue du destin tourne à l'envers et ses dents nous déchiquettent. Nous prendrons feu bientôt du fait de l'accélération de la chute. L'amour, ce frein sublime, est rompu, hors d'usage.*

*Rien de cela n'est écrit sur le ciel assigné, ni dans le livre convoité qui se hâte au rythme des battements de notre cœur, puis se brise alors que notre cœur continue à battre<sup>(14)</sup>.*

**Laurence CHAMLOU**  
**Université de Reims Champagne-Ardenne**

## NOTES

- (1) London, Penguin Books, 1998.
- (2) pp. 2-3
- (3) p. 146.
- (4) Rainer Maria Rilke, *Poèmes en français, Les fenêtres*, Paris, 1927.
- (5) p. 178.
- (6) p. 201.
- (7) Voir René Char, *Fenêtres dormantes et porte sur le toit*. Paris, Gallimard, 1979.
- (8) Charles Baudelaire, *Poèmes*, La Pléiade, 1954, p. 130.
- (9) p. 161.
- (10) p. 207.
- (11) p. 106.
- (12) p. 36.
- (13) p. 154.
- (14) René Char, *Fenêtres dormantes et porte sur le toit*, Paris, Gallimard, 1979.